



LE NOZZE DI FIGARO Mozart

Stéphane Degout (Il Conte di Almaviva)
Anett Fritsch (La Contessa di Almaviva)
Emoke Barath (Susanna)
Alex Esposito (Figaro)
Ingeborg Gillobo (Cherubino)
Helene Schneiderman (Marcellina)
Peter Kalman (Bartolo)
Sunnyboy Dladla (Basilio, Don Curzio)

Après avoir passé de nombreuses années dans les coulisses des théâtres lyriques, afin d'en filmer les spectacles pour la télévision et/ou le DVD, le réalisateur autrichien Felix Breisach a décidé de changer de casquette et de se lancer dans la mise en scène. Son parti pris de départ, pour cette nouvelle production du Theater an der Wien, est prometteur : en s'inspirant du sous-titre de la comédie de Beaumarchais (*La Folle Journée*), il transpose l'action des *Nozze* dans un hô-

pital psychiatrique, reconstitué par Jens Kilian de façon très réaliste. Les costumes de Doris Maria Aigner, en revanche, auraient pu être achetés n'importe où...

Le médecin en chef (alias le Comte Almaviva) soigne ses patients en les invitant à participer à une séance de thérapie de groupe, conçue sous la forme d'un jeu de rôles, inspiré par l'opéra de Mozart. Mais la maîtrise des événements lui échappe bientôt : un de ses malades, un certain Figaro, s'insurge



Anett Fritsch et Stéphane Degout dans *Le nozze di Figaro*.

HENNING PRÄMMER



contre de tels procédés curatifs et prend la tête de la révolte. Dès lors, le chaos s'installe : lits renversés, objets cassés, crises de nerfs, etc.

Tout ceci pourrait être rafraîchissant, voire drôle, si les contresens ne s'accumulaient pas avec une régularité d'horloge, au point que le spectateur le mieux intentionné finit par ne plus rien y comprendre. Qu'est-ce qui se joue, par exemple, quand Figaro se retrouve assis sur un lit d'hôpital, entre une Susanna et une Comtesse n'ayant pas échangé leurs costumes ? Le jeune marié caresse lascivement les cuisses de sa patronne, alors que, dans le même temps, il jure à son épouse qu'il l'avait reconnue à sa voix... Se serait-il trompé de jambes ? Dans ces conditions, on ne s'étonne pas de la conclusion parfaitement hermétique du spectacle.

Tous les couples ayant éclaté, les femmes, outrées, sont réunies à jardin, et les messieurs, penauds, sont regroupés à cour, comme s'il s'agissait d'un « remake » de *Così fan tutte* ! Le public ne s'y est pas trompé, manifestant bruyamment son désaccord aux saluts.

Marc Minkowski impose à ses Musiciens du Louvre la conception roborative qu'il se fait de la partition. Sous la baguette du chef français, les *tempi* sont vifs, mais jamais bousculés, et les *solì* instrumentaux frappent par leur verdeur autant que par leur élasticité. Soutenus par ce commentaire

orchestral bondissant, les chanteurs se montrent convaincants, malgré quelques petites faiblesses techniques.

La soprano allemande Anett Fritsch séduit par sa fraîcheur vocale plus que par son art de la nuance et du sous-entendu : les attaques sont sûres, l'intonation délicate, mais il manque encore à sa Comtesse la noble mélancolie indispensable dans « *Porgi, amor* ». La Hongroise Emöke Barath se distingue en Susanna par la flexibilité de ses sonorités finement galbées, qui font de son ravissant « *Deh vieni, non tardar* » le sommet émotionnel de la soirée. Seigneurial en tous points, le baryton français Stéphane Degout impose un Comte de magnifique allure, à la projection franche. Habité d'une énergie intarissable, le baryton-basse italien Alex Esposito transforme Figaro en clown vif-argent, auquel sa voix sombre confère une profondeur inhabituelle. Si la Norvégienne Ingeborg Gillebo incarne un Cherubino au timbre corsé, le Hongrois Peter Kalman n'offre qu'un chant imprécis à Bartolo.

Malgré la coupure de leurs airs respectifs, la mezzo américaine Helene Schneiderman et le ténor sud-africain Sunnyboy Dladla font bonne figure en Marcellina et Basilio. Plus, sans doute, que la jeune soprano israélienne Gan-ya Ben-gur Akselrod, Barbarina déguisée en punk gothique.

Éric Pousaz

Gan-ya Ben-gur Akselrod (Barbarina)
Zoltan Nagy (Antonio)

Marc Minkowski (dm)
Felix Breisach (ms)
Jens Kilian (d)

Doris Maria Aigner (c)
Alessandro Carletti (l)

Theater an der Wien, 11 avril

**TOUT CECI POURRAIT
ÊTRE RAFRAÎCHISSANT,
VOIRE DRÔLE, SI LES
CONTRESENS NE
S'ACCUMULAIENT
PAS AVEC UNE
RÉGULARITÉ
D'HORLOGE.**